

Émilie Desvaux

LE CIEL DE TOKYO

Rivages

*Le problème, ce n'était pas la ville abolie,
mais ce fragment de monde qui demeurait.*

Abe Kōbō, *Le plan déchiqueté*

Quelque part dans un quartier vieillot, au nord-est de Tokyo, existe une minable pension japonaise connue sous le surnom de Gaijin House.

Située entre deux immeubles de briques au creux d'une venelle, elle arbore une façade en planches disjointes et un avant-toit de zinc oxydé. L'entrée en est discrète. Une porte à glissière, un saule nain, un futoir de bicyclettes. La rumeur veut que cet ancien établissement de thé ait périclité après la guerre et été racheté pour rien, ou presque, par une entreprise qui ne loue qu'aux étrangers – précisément ce que signifie *gaijin* : personne du dehors, extérieure à la vie japonaise, individu n'appartenant pas à l'île et à sa vie secrète, englobant uniformément étudiants, routards, touristes et expatriés.

À l'intérieur, tout n'est que bois sombre et peinture écaillée, volumes reliés de toiles d'araignées et de minces filaments lumineux ; aucun angle n'apparaît tout à fait droit, aucune surface tout à fait plane. L'entrée ouvre directement sur l'escalier menant à

l'étage ; le visiteur s'y déchausse au milieu d'un *genkan* exigu puis longe sur sa droite une fenêtre de papier huilé.

Au centre de la maison, une cuisine impersonnelle et inesthétique fait office de pièce commune. Les murs sont verts, comme souvent les cantines d'orphelinat ou d'hôpital. Le plan de travail aligne une bouilloire, un four à micro-ondes, un autocuiseur et un poste de télévision miniature. Des déchets alimentaires fermentent au soleil dans une benne en plastique que quelqu'un aura omis de vider. L'air est lourd, vicié, chargé de relents de poisson séché et d'huile de sésame.

Des sept chambres allouées aux pensionnaires, les cinq meilleures sont situées à l'étage, bordant un corridor à l'extrémité duquel se trouvent une colonne de lavabo et un miroir terni. Celles du rez-de-chaussée sont en réalité d'anciens placards. L'œil ne rencontre à proprement parler aucune décoration à la Gaijin House. On subit la présence des rats, des moustiques. Passé vingt-deux heures, d'étranges colonies insectes se déplacent le long des murs selon des parcours secrets, à peine visibles dans la semi-obscurité : des cloportes, des mille-pattes, quelques fourmis noires arpentant les vecteurs mystérieux de l'espace, pour elles seules familier.

Quoique des dizaines de locataires défilent en ces lieux chaque année, peu se souviendront par la suite de la pension sous son aspect véritable. Une maison japonaise, pour l'étranger, c'est bien souvent un tableau imaginaire, une construction mentale. Celle-ci par sa laideur résiste à l'entreprise de mémoire. S'il

devait la parcourir à nouveau dans ses rêves, le visiteur se rappellerait que les couloirs formaient des trajectoires biscornues étrangement déviées, comme dans un vaisseau échoué, que les murs penchaient de côté et que les lavabos crachaient de temps à autre une glaire de boue grasse.

Imagine an ocean

1

Le bonheur n'a pas d'histoire, il n'en est pas moins lézardé d'interstices, avait coutume de répéter Édouard Selma.

Camille y repenserait bien des années plus tard, le front pressé au hublot du Boeing et regardant venir à elle l'étendue ténébreuse de la mer du Japon. Autour d'elle, l'appareil semblait immobile et la plupart des passagers dormaient. Des fragments de nuages flottaient à la dérive le long de l'habitacle.

Quitter sa vie s'était révélé si simple, finalement. L'obtention d'un visa, la location d'une chambre, l'achat d'un billet en ligne n'avaient requis d'elle que la pression de l'index nécessaire à quelques clics, une suite de formalités désincarnées, somnambuliques, un enchaînement de formulaires à compléter. Vers six heures du matin, l'appareil s'inclina sur une aile puis décrivit une courbe en direction de Narita. Des rizières couleur d'orage basculèrent de chaque côté d'une voie routière surélevée, grise dans le petit matin terne dont les fumées se mêlaient au brouillard, Camille consentit

à toutes les signatures avant de récupérer son bagage et s'installer dans un train Express au fuselage argenté.

Le ciel sableux arborait des reflets violacés, chimiques. Elle se mordit la lèvre et repensa : *lézardé*. La boue des rizières, le bitume infini des parkings. Ce que son père avait voulu dire lui échappait. Elle-même s'échappait. Elle entra dans la capitale comme en rêve, substituant au train un wagon de métro, empruntant des couloirs de lumière artificielle et de mornes enfilades d'escaliers mécaniques.

Les lanières de son sac oppressaient sa poitrine. Le jour avait fini de se lever. Un pont, un parc, une avenue routière. De vastes panneaux publicitaires, des réservoirs à eau cylindriques. Des toits qui s'inclinaient jusqu'à terre, des pots de fleurs qui la faisaient trébucher.

D'un bout à l'autre du quartier, tout n'était qu'auvents de plastique et métal rouillé, plaques de tôle ondulées ; à des années-lumière du Tokyo moderne des reportages télévisés, Asakusa lui apparut comme un repaire de boutiquiers, de personnes âgées et de clochards ; immeubles et maisons anciennes reliés ensemble et au ciel par l'enchevêtrement d'un immense réseau de câbles.

*

La pension était tapie au fond d'une ruelle étroite. Camille en franchit le seuil puis retira ses sandales. Il faisait chaud à l'intérieur, d'une touffeur poussiéreuse de grenier. Sous la charpente bourdonnaient de

grosses mouches noires. Un escalier assombri par la graisse menait à l'étage, obstrué en partie par un meuble jonché d'encarts publicitaires, de parapluies et d'éventails en papier.

Elle s'engagea dans un couloir, pieds nus et moites, parvint dans une petite cuisine et se débarrassa de son sac. Il y avait un chat tigré endormi sur la table ; à sa vue, il s'enfuit par la fenêtre d'un air épouvanté.

Des croûtes de friture cristallisaient l'inox des surfaces, les murs arboraient une teinte évoquant les algues, les aquariums putrides, les tasses de thé trop longtemps infusées. Un coup d'œil circulaire lui révéla des étagères, un chauffe-eau, une pendule. Une ouverture dans le mur, un boîtier wifi dont la diode clignotait.

Le portrait d'une Japonaise en costume d'apparat ornait le vide.

Camille avait payé une avance sur son loyer mais ne disposait pas encore officiellement d'un bail. Incertaine de la démarche à suivre, elle s'avachit sur un tabouret et posa sa tête à l'emplacement exact où le chat se trouvait un instant plus tôt. Elle s'endormit là dans l'attente que quelqu'un se montre, bouche entrouverte, le front posé sur le bois tiède et légèrement poisseux.

*

Une lumière aveuglante envahit la cuisine. Lorsqu'elle ouvrit les paupières, une silhouette indistincte s'était matérialisée à sa droite, qui s'adressait à elle dans une langue roucoulée.

Elle éprouva un vertige de décalage horaire, la conviction qu'il faisait nuit noire et cependant le soleil pesait sur elle, plâtreux, chargé de particules fines et de parfums étrangers : moisissure, sauce sucrée, marée basse.

Elle se rappela brusquement qu'elle venait de fuir son mariage.

(Lézardé d'interstices, disait son père, qu'est-ce que cela pouvait seulement signifier ?)

L'homme inconnu s'éventait à l'aide d'un journal. Il s'exprimait d'un ton affable, avec des inflexions mélodieuses de standardiste. Il avait environ trente-cinq ans, il était fluet, livide, le visage grêlé de cicatrices dont Camille apprendrait qu'elles étaient des vergetures, car il avait été gros jadis, plus d'une centaine de kilos.

Cet homme, découvrirait-elle par la suite, se prénom-mait Flavio.

Dans une vie antérieure, il avait grandi au Brésil dans la petite ville d'Aracajù au bord de la mer, choyé par des parents obèses, en compagnie d'une chatte obèse, un garçon lourd et transpirant dont les doigts laissaient des empreintes luisantes sur les ouvrages de poésie japonaise qu'il adorait, qu'il dévorait à l'époque comme tout le reste, les beignets à la patate douce de sa mère, son poulet frit aux haricots.

Peu à peu, l'anglais scolaire redevint intelligible. Il était question d'une clé. Il était question d'une chambre, d'une buanderie sous l'escalier. Il était question d'un règlement du loyer, d'insecticide.

– L’agence m’a prévenu de ton arrivée, ta chambre est prête à te recevoir. Camille Selma. Tu es la Française, c’est ça ? Une chance pour toi, un autre est arrivé le week-end dernier. Ou est-ce plutôt un Belge ? Bon, ça m’échappe. Dans tous les cas, retrouver des compatriotes est toujours agréable... On se sent seul, quelquefois, sous ces contrées...

Il hocha la tête derrière son journal. Il avait de grands yeux de biche inquiète et des lèvres charnues, pulpeuses, d’un rose délicat.

– Tu es étudiante ? Stagiaire, peut-être ?

Elle s’en tint à un sourire un peu stupide qui pouvait signifier n’importe quoi.

Flavio s’approcha d’elle et elle éprouva tout à coup le désir de fumer. Cet homme sentait le thé. Il sentait la poussière des musées, des bibliothèques et des brocantes rancies où s’amoncelaient céramiques, toupies et tabatières en ivoire. Il se rêvait essayiste, poète, amateur d’art. Le samedi soir, il descendait parfois dans les salons de massage de Kabukichō pour en remonter huileux, fatigué de lui-même ; ou bien il se rendait au théâtre et assistait à des représentations de *rakugo* ou de *manzai*. Les jours où il ne travaillait pas, il s’attablait devant le téléviseur et visionnait des reportages sur la chaîne historique. Il laissait s’écouler les après-midi telles des rivières d’ombres et de discrets craquements.

Sept ans plus tôt, à Fukuoka, il avait soutenu avec brio une thèse sur la poésie classique de style *tanka*. Devenu secrétaire, il régnait depuis lors sur la Gaijin House dont il regardait passer les locataires : les

arrivées, les départs rythmant son existence au même titre que les saisons, les fêtes annuelles et les variations climatiques. C'était dans son quotidien un éternel retour cyclique que ces migrations d'individus qui, comme lui jadis, venaient échouer sur les rives d'Asakusa, immobilisés un temps sur cette case vide tandis qu'autour d'eux continuait à bruire et à se métamorphoser le Tokyo du vingt et unième siècle.

– Je vais t'aider à porter ton bagage, offrit-il tout à coup sur un ton las.

Alors qu'il la guidait à l'arrière de la maison, Camille prit conscience des bruits de la ville : une structure sonore feuilletée, faite de tintements de grelots, de couinements de bicyclettes et du tintamarre monotone et répétitif d'un établissement de *pachinko* au bout de la rue. Le chant des cigales cisailait l'ensemble d'un grincement tour à tour exquis et insupportable.

– Alors bienvenue chez toi..., annonça Flavio en déverrouillant la porte, puis il sourit d'un air d'excuse.

Sur le site Internet de l'agence, un cliché de basse résolution cadrerait la table basse et ce qui ressemblait à un lit, il était écrit « cosy ». Mais la pièce n'avait rien de cosy. C'était un rectangle gris, suffocant, dont les fenêtres à glissières donnaient directement sur le béton de l'immeuble voisin et laissaient filtrer une lumière vaseuse. Le couchage se trouvait par terre, près d'une table basse dont la laque s'était partiellement détachée. Elle remarqua des étagères et un rangement à futons, des couvertures qui sentaient le rance et les empreintes de quelqu'un d'autre partout dans la poussière.

– Un peu sommaire, c’est sûr, mais enfin pour ce prix-là...

– Je... Ça va aller... Merci.

Il s’inclina et s’en fut. Laissée seule, Camille ouvrit la fenêtre. Aussitôt, l’air étouffant se pressa contre son visage. L’interstice entre les bâtiments était jonché de papiers d’emballage, de mégots tordus et d’excréments de chat momifiés. Un unique graffiti ornait le mur d’en face.

Imagine an ocean, y lut-elle.

Elle s’accroupit sur ses talons et avala quelque chose de salé, un gros sanglot, peut-être, une gorgée de mucus et de fièvre, comme si elle venait de gober un coquillage.

Depuis presque une semaine qu'il logeait là, Lénine n'avait pas encore défait ses bagages, se contentant de piocher vêtements et produits de toilette à même les sacs éventrés sur la natte.

Il dormait roulé dans un angle entre deux piles de mangas, cerné de boîtes à glu destinées aux cafards et qui représentaient chacune des demeures victoriennes. On lui avait dit à l'agence que la maison était « traditionnelle », il n'avait pas imaginé qu'elle serait aussi dégueulasse.

Installé au rez-de-chaussée derrière l'armoire à vaisselle, il se trouvait aux premières loges pour entendre circuler les locataires et Dieu sait qu'ils ne faisaient que ça : circuler. À la Gaijin House, comme dans une gare de triage, les individus se croisaient dans l'attente du prochain train. Ils bouffaient leur bol de riz au coin d'une table ou bien, adossés à leur bagage, ils consultaient des revues de tourisme ou des encarts ferroviaires, plissant les yeux dans la fumée, chassant les moustiques d'une main lasse. La plupart

visitaient la ville sur une période donnée, d'autres encore s'y perdraient au long terme, qui dans les limbes contemplatifs, qui dans la précarité des petits boulots.

*

Lénine – qui ne s'appelait pas Lénine en réalité, mais Christophe – était arrivé au Japon deux ans plus tôt, armé d'un cursus universitaire vide et d'un visa vacances-travail. Il était le benjamin d'une fratrie de trois. Né sur le tard, il s'était longtemps cru adopté, suite à une plaisanterie de sa sœur Estelle à propos de sa petite taille et de la teinte sombre de ses cheveux. Leur mère était en effet d'origine suédoise. Musclée comme une championne de tennis, elle avait transmis à ses aînés des yeux d'un bleu de piscine olympique, une ossature solide et des allures de jeunes princes grecs.

Estelle et Maxime avaient respectivement neuf et onze ans à sa naissance ; la cellule familiale était déjà construite à cette époque, l'histoire écrite et archivée. Il avait fallu racheter pour lui un album de photographies qu'on n'avait pas rempli tout à fait. Surnommé tour à tour « petit dernier » ou « micron » – mais n'était-ce pas sa destinée, à Christophe, que de vivre toujours caché sous des pseudonymes –, il avait grandi vite et mal pour rattraper ses aînés, sans évidemment y parvenir.

À l'école, c'était un élève médiocre et peu concerné qui faisait le pitre et tirait sur les couettes des filles pour

capter leur attention. Nul en maths, nul en sport, il fut à peu près nul en tout, à la cuisante déception de son père, qui lui ne l'appelait pas « micron » mais bien : « mon fils cadet », expression délibérément neutre qui glaçait le sang de Christophe et le faisait suer d'angoisse au moment de faire signer ses bulletins.

Gringalet boutonneux et fantaisiste, il souffrait d'eczéma atopique et passait l'essentiel de son temps libre à dévorer des mangas dans l'ancienne chambre de son frère, ou bien, le regard vissé sur l'écran de sa console, il explorait donjons et villes virtuelles. Il était solitaire et le resta jusqu'à l'exposé triomphal sur le communisme à l'occasion duquel ses talents de comique le sacrèrent mascotte de sa classe. Il avait alors dix-sept ans. Trente élèves de terminale rugirent de rire à son interprétation de dictateur soviétique tandis que, rendu nauséux par le trac, il découvrait avec stupéfaction qu'il était hilarant.

Qu'importait désormais qu'il soit petit ou maigre ? Qu'importait qu'il soit brun, frisé, le mouton noir de la portée ?

« Il est trop mignon », gloussaient les filles.

Il devint Lénine. Des années durant, on s'arracherait le bouffon nerveux et infatigable dont le studio d'étudiant puait la pizza froide et le soda éventé, les pieds sales et la sueur alcoolisée des soirées entre potes durant lesquelles chacun apportait son PC – une vie de pixels et de festivités, une vie de pétards fumés sous la couette, une vie d'ado attardé.

Lorsque le patriarche excédé finit par lui couper les vivres, Lénine avait vingt-six ans. Il avait entendu

quelque part que les femmes japonaises trouvaient les étrangers hautement désirables : il existait un monde à l'extrémité du monde où un raté tel que lui avait sa place, patrie des jeux en ligne, du Shōnen Jump et des Morning Musume, des filles grassouillettes et faciles qui s'habillaient en cosplay, pays des nouilles instantanées, des déviances sexuelles. En somme une autre planète, séparée de lui par quelques méridiens et fuseaux horaires seulement : la possibilité de passer une fois pour toutes de l'autre côté des écrans.

*

À Asakusa, seul le silence subit des cigales annonçait le soir. Le ciel mielleux se penchait alors sur la ville et engloutissait une à une les ruelles obliques, aveuglant les carrosseries des voitures et les vitrines des échoppes à souvenirs, du sommet des immeubles aux toitures recourbées des sanctuaires, sur lesquels il pâlisait, roulait tout à coup sur lui-même comme un poisson asphyxié, dans un bain de cendres et de lavande flétrie.

On ne voyait rien de tout cela depuis la chambre de Lénine, car elle était dépourvue de fenêtre. À la Gaijin House, il semblait que le temps lui-même s'était aplati, pareil à ces veines d'eau enfermées dans un puits, devenues stagnantes. Lui si agité d'ordinaire, se surprenait à rêver longuement immobile. Il dérivait à la limite du sommeil, trempé de sueur, incommodé par les odeurs de flatulences et d'insecticide.

Dix jours auparavant, il résidait dans un confortable duplex sur la colline de Roppongi, hébergée par Keiko, sa petite amie, laquelle, bien que trentenaire, complexée et pas très maligne, avait beaucoup à offrir – à commencer par un Visa Durable. Pour les types dans son genre, séducteurs et opportunistes, une Japonaise répondant à ces critères représentait une aubaine formidable : un époux étranger, même au chômage, c'était toujours préférable au statut infamant de vieille fille.

Six mois durant, il avait vécu chez Keiko en parasite et accepté les enveloppes de son futur beau-père en feignant d'ignorer qu'il s'agissait d'acomptes sur la marchandise. Il avait dépensé l'argent en restaurants, vêtements et joujoux électroniques. Il s'était adonné au karaoké, au clubbing, aux jeux d'arcades. Il n'avait pas la moindre idée de ce qui l'avait poussé à rompre subitement les fiançailles – sinon une crise de panique –, et se répétait pour s'en convaincre que sa présence à Asakusa n'était que provisoire.

Une maladresse de débutant, se rassurait-il. Une mauvaise passe. Keiko allait rappeler en pleurs et le supplier de reconsidérer ce mariage. Ou bien une autre parmi ses anciennes conquêtes. Ou bien Fumi elle-même, qui avait été la première à lui glisser une enveloppe avant de l'introduire auprès de ses amies en tant qu'escort. Fumi était glaçante et belle ; elle s'exprimait en un français parfait. Ses seins lourds tendaient la soie moutarde de son chemisier. Elle avait quarante-sept ans au moment de leur rencontre. Lénine travaillait alors comme serveur dans une

brasserie allemande à Yotsuya. Séduite par son impertinence, elle l'avait invité dans un love-hotel du voisinage. C'était sa toute première passe, sauf qu'il l'ignorait. Il n'était qu'un jeune expatrié surexcité, un peu bête, sensible aux femmes mûres et aux belles fesses, il l'avait aimée avec enthousiasme.

Sous son aile – une aile noire, pareille à celle des rapaces nocturnes –, Lénine avait été initié aux ascenseurs de verre ainsi qu'aux pianos-bars carrelés de marbre, converti aux alcools forts, au jazz, baladé dans des limousines aux allures de squales, il avait pris goût à la nuit comme au luxe.

Sans doute était-il doté au lit de compétences particulières, car les amies de Fumi semblaient l'apprécier. Elles se l'échangeaient, se le disputaient parfois pour le week-end, riant de ses manières grossières et s'extasiant sur son physique. Lénine en était flatté. À bien y réfléchir, promettre le mariage à Keiko avait été une erreur monumentale. La perspective du Visa Durable l'avait aveuglé, et tout cet argent sur la table l'avait rendu idiot. Redevenu pauvre en moins de temps qu'il ne le fallait pour le dire, il en venait à considérer Fumi comme détentrice des clés du monde dont il venait de déchoir.

*

La nuit acheva de tomber. Installé dans la cuisine, Lénine écrasa un moustique sur son biceps et s'essuya la main sans y penser. Deux locataires chinois dînèrent de nouilles lyophilisées, sur quoi le Brésilien descendit

se préparer une tisane. Du fond de l'armoire à vaisselle lui parvenait le trot hideux des cafards. Le bois grinçait, la lumière bavait, son ennui avait la profondeur des abysses.

Entrée sans bruit par la porte de derrière, la petite Française le salua d'un hochement de tête puis se hissa sur le rebord de l'évier et entreprit de se rouler un cylindre de tabac. Il la regarda : une blonde aux cheveux coupés sous le menton, vingt-deux, vingt-trois ans peut-être, le visage rougi par un coup de soleil, tellement à l'ouest qu'elle semblait droguée, ou retardée, quelle drôle de fille.

Sous l'ourlet kaki du bermuda, ses mollets étaient constellés de piqûres de moustiques.

– T'as vu, lâcha-t-elle sans préambule, je me suis fait bouffer.

Il lui demanda si elle était étudiante mais elle répondit que non, qu'elle était une mariée en cavale, et il s'esclaffa.

– Oh, super. Alors t'es une petite rigolote.

– Et toi, tu dois être le Belge ?

Il inclina la tête : « Pour vous servir ».

C'était agréable de parler sa propre langue sans avoir à y penser. L'espace d'un instant, l'œil rivé à la cheville boursoufflée de la fille, Christophe se sentit redevenir Lénine, c'est-à-dire séduisant et volubile ; il se sentit voyou, vulgaire, désargenté.

– Bienvenue dans ce trou, en tout cas. T'as vu un peu l'animation, je parie que t'as rarement connu des soirées aussi trépidantes...

– Eh bien, répondit-elle en tirant sur sa cigarette. Il y a eu l'enterrement de ma mère. Mais sinon, oui. Peut-être. C'est toujours comme ça ?

Il força un rire.

– Autant t'y préparer de suite car ici, une seule semaine dure des années. T'as rencontré le Brésilien, j'imagine ? Eh bien, ce mec est là depuis presque une décennie, ce qui fait de lui un authentique vieillard. Non, à tout prendre, je te conseillerais plutôt d'écluser quelques bières avec moi. Je suis drôle, moi. Et honnête. Car en vérité, je te le dis : seul l'alcoolisme te sauvera.

Elle bâilla et Lénine prit cela pour un presque-sourire. Il y avait quelque chose de lent dans le visage de cette fille, quelque chose de subtilement décalé.

Bières et crackers avaient meilleur goût au bord de la Sumida, avança-t-il. Il se proposa comme guide et entraîna sa nouvelle amie hors de la pension jusqu'au Game Center aux illuminations spasmodiques, puis le long de la rue des vieux cinémas, ténébreuse et placardée d'affiches pornographiques.

Ils obliquèrent sur Kaminarimon-Dori. Quinze étages de muraille immobilière et les supérettes à leurs pieds comme autant d'îlots blafards. La confiserie Meiji, le hall vitré d'une pizzeria, les passants en ombres chinoises. Le quartier empilait ses blocs hérissés de tuyaux et de cheminées métalliques. La petite Française marchait comme on glisse. Il n'avait encore jamais rencontré quelqu'un à ce point dépourvu de tonus musculaire. Ses vêtements pendaient sur elle, il ne semblait pas lui être venu à l'esprit de se coiffer ou

de se maquiller, ce dont il avait été troublé. Habitué aux femmes coquettes, il ne savait trop que penser de la mollesse sans apprêt de la jeune fille.

– Je ne m'étais pas attendue à un tel silence, remarqua-t-elle.

– Ouais, c'est ce quartier. Y'a pas mal de visiteurs pendant la journée à cause du temple, mais passé dix-huit heures, c'est fini. Franchement, à part pour les loyers et le côté couleur locale, ça vaut pas le coup si t'es gaijin d'habiter ici. Quand tu auras visité un peu le reste, tu comprendras pourquoi...

Il se mordillait la lèvre.

– C'est gavé de rats et de cafards, en plus, je sais pas si tu as remarqué.

– Si. Et tous ces corbeaux...

– Bah, les corbeaux c'est pas pareil. Je les aime bien, moi. Gros comme des aigles, ils sont super intelligents en plus. On les entend sans arrêt croasser sur la ville, ça a son charme, mais les gens d'ici les craignent et même parfois les détestent.

Au fur et à mesure que la lune montait entre les immeubles, les sans-abri déplaient leurs cercueils de carton et s'y allongeaient à même l'asphalte. C'était l'heure incertaine où la faune d'Asakusa allait se renouvelant. Commis, boutiquiers, ouvriers et apprentis cédaient la place aux travailleurs nocturnes, aux acteurs, chômeurs, voyous et racoleurs, aux vagabonds flétris. Ça et là, des joueurs de *pachinko* se profilaient au creux des ruelles transversales mal éclairées ; rodant, rasant les murs aveugles, ils palpaient les poches de leurs imperméables.

Un petit parc hirsute faisait office de tampon entre l'avenue routière et les rives de la Sumida. Plus bas, les quais rafraîchis sentaient l'essence et la vase, une rangée de bancs contemplant les ténèbres et l'opacité des flots pollués, d'une densité de marécage. Partout sur les pierres grouillaient de petits crabes.

Lénine s'assit sur un banc et rit tout seul en décapulant une canette. Il se sentait de nouveau content, pacifié par le gigantisme de la ville et les étoiles pâlies du ciel d'été, par l'odeur de boue maritime. Il en fallait peu à Lénine pour se sentir exister – il fallait un public –, il s'écria *Kanpai !* puis sourit à Camille, ivre soudain de mots faciles et d'anecdotes susceptibles d'éblouir cette petite provinciale.

Il lui montra la flamme d'Asahi sur l'autre rive, cette horreur dessinée par Philippe Stark et que les gens d'ici appelaient la Crotte. Il lui raconta comment, peu après son arrivée, il avait cumulé les jobs de serveur, plongeur et homme pancarte. Il avait même été figurant dans une pub pour de la sauce tomate ! Par la suite, poursuivit-il, il s'était saisi de nouvelles opportunités. Rien à voir avec l'Europe où tout était si vieux et sclérosé...

– Ici, s'exclama-t-il, tout est possible !

Il lui semblait crucial tout à coup d'impressionner cette fille par son savoir, sa débrouillardise, de la convertir à son enthousiasme.

Camille, qui fumait le nez en l'air, lui prêtait une écoute semi-attentive et suivait du regard la procession des petits crabes. Il pensa à une sirène cireuse et légèrement hagarde, engluée sur la rive. Une silhouette

gracile, des oreilles décollées. Il songea qu'elle représentait peut-être un coup facile, pour peu qu'elle aime boire. Il lui demanda si elle aimait le saké. Il lui demanda si elle était venue à cause des jeux vidéo, des dessins animés. Il lui demanda si elle avait un peu de fric.

– Non mais tu m'as regardée ?

– Ouais, non, je vois ce que tu veux dire... Sauf que la roue finit toujours par tourner, pas vrai ? Regarde-moi : je me suis fait virer de chez ma copine, la semaine dernière... Eh bien je pose mon sac dans ce gourbi... et d'ici quelques jours, attends un peu, j'en repars ! Moi aussi, d'une certaine manière, je suis un marié en cavale !

Elle esquissa un sourire sceptique. Lénine tendit son visage vers le ciel et rota. Les crackers apéritifs avaient laissé sur sa langue un souvenir d'algue et de soja, de vie célibataire sans obligation ni responsabilité. Il songea tout à coup qu'il avait très bien fait de ne pas se marier. Fumi allait forcément le rappeler. Et Keiko éplorée, à qui il soutirerait encore quelques centaines de milliers de yens, alors il s'effacerait, disparaîtrait de sa vie comme s'il n'y était jamais entré, comme s'il n'avait pas vécu six mois dans la prison dorée de son duplex sur Roppongi Hills. Le paternel agenouillé ne lui glisserait plus d'enveloppe en lui recommandant de prendre soin de sa fille. Sa fille trentenaire. Sa fille navrante et mièvre qui collectionnait les animaux en peluche et le branlait à deux mains sur son canapé.

– C'est joli, ces petits bateaux à moteur sur la rivière...

– Ouais, c'est vraiment sympa...

Le son distinct de la marée montante se mêlait désormais à la rumeur du trafic sur le pont Azuma. C'était l'heure où fermaient les métros, les gares, où de silencieux taxis jaunes et verts stationnaient au pied des hôtels de passe. Camille continuait à siroter sa bière, Lénine décida subitement qu'elle était jolie. Il se sentit heureux accoudé à la rambarde et se surprit à fredonner une chanson pop en Anglais dont le refrain parlait d'amour et de promesses brisées, d'une quelconque jeune fille attendant sous les cerisiers, et de sa jeunesse bientôt flétrie.